

Ubu enchaîné (à ses chaussures)

C'est en 1978 que j'ai commencé à porter une attention particulière aux paroles de chansons et à en mesurer, dans certains cas, l'immense portée poétique. Auparavant, je m'en foutais un peu. Comprendre les titres des albums et le sens des refrains me suffisait. Avant 1978, il y eut 1977, fameuse année pour les amateurs de rock'n'roll sans ambages. Ce qui comptait en 1977 c'était d'écrire sur son cartable des formules assassines qui vous plaçaient d'emblée dans le clan des rebelles, des formules choc comme *Anarchy In The UK*, *White Riot*, *Born To Loose*, *Teenage Depression*, etc. L'an 1977 fut la grande année des slogans. Il fallait que ça claque comme un coup de fouet : *I belong to the blank generation!* Prends ça dans les dents, cornichon. *No*

future!... Un trou dans le jean au niveau du genou et une épingle à nourrice sur le revers de la veste suffisaient à vous donner l'air d'un punk, ennemi juré des babas cool et des minets disco. La poésie n'était donc pas la préoccupation numéro un, en 1977. Mais après 1977, il y eut 1978. Eh oui. Deux ans, deux mondes. En l'espace de quelques mois le punk s'était ringardisé, il fallait maintenant être *new wave*, ou mieux, *after punk*. De nouvelles sonorités nous arrivaient d'Angleterre et surtout des États-Unis, totalement bizarres et déprimées. Le groupe Devo chantait un hymne aux mongoliens, les Residents, avec des voix venues d'outre-tombe, clamaient *Bach Is Dead*, une nouvelle esthétique ornait les pochettes de disques – friches industrielles, centrales nucléaires et gratte-ciel grisâtres. David Bowie, alors en pleine période expressionnisme allemand, introduisait son show par une longue complainte dédiée à la charmante ville de Varsovie, et reprenait du Kurt Weil. Iggy Pop lui-même, un Américain pourtant très américain, semblait désormais

puiser son inspiration au pied du mur de Berlin, encore debout à l'époque. Un groupe résumait pour moi cette nouvelle tendance, la poussant à l'extrême : Père Ubu. Leur premier album, *The Modern Dance*, fait encore aujourd'hui partie de mon top ten discographique. Je l'écoute peu, mais dès que j'entends les premières mesures de *Non Alignement Pact* je suis replongé dans la même extase qu'en ce début 1978, quand je passais l'album en boucle. Je dis « premières mesures » mais en réalité le disque commence par un bidouillage de synthé qui prouve que l'homme aux claviers de Père Ubu ne consommait ni du Tangerine Dream ni du Jean-Michel Jarre au petit déjeuner. Père Ubu, comme son nom ne l'indique pas, venait de Cleveland, Ohio, une ville plus réputée pour son industrie lourde que pour ses espaces verts, une ville où les enfants font des parties de cache-cache dans les aciéries désaffectées, collectionnent des copeaux rouillés, brûlent des pneus sur les terrains vagues pour le simple plaisir de respirer l'odeur. De même que la

bourrée n'aurait pu naître ailleurs qu'en Auvergne, la musique de Père Ubu semblait imprégnée de son Ohio natal. Chaque chanson était comme un bloc de métal que l'on livrait aux dents aiguës du synthétiseur, qui le découpait dans un jaillissement strident d'étoiles rouges et bleues, puis le refilet au reste du groupe pour qu'il finisse le travail – et alors le malheureux morceau de métal se voyait concassé, trituré, écrabouillé, jusqu'à être réduit à l'état de liquide en fusion. C'est ce liquide bouillant qu'on coulait dans des moules nommés *Non Alignement Pact*, *Chinese Radation* ou *Life Stinks*; on laissait refroidir puis gravait le tout sur des disques en vinyle. Magique. Le disque *The Modern Dance* finissait par une merveille nommée *Humor me*, figurant encore aujourd'hui dans le top ten de mes chansons préférées. Une chanson qui s'envole très haut, portée par un vent de panique soufflant tout sur son passage, sentiments, préjugés, culture. Une chanson qui vous fait danser la polka sur un monticule d'ossements humains, le sourire aux lèvres et

les larmes aux yeux. *It's just a joke, man!* s'écrie David Thomas, le chanteur obèse de Père Ubu, frappant dans ses mains pour tenter, en vain, de nous rappeler à l'ordre...

Si *The Modern Dance* se concluait par un sommet, le deuxième disque du groupe, *Dub Housing*, finissait tête baissée dans les profondeurs d'un gouffre. À l'automne 78, Père Ubu nous gratifia de ce *Dub Housing*, œuvre plus noire que la précédente, ce qui n'est pas peu dire. Rien que la pochette faisait peur : une bâtisse sinistre surplombée d'un immeuble aux fenêtres duquel des individus non identifiés semblaient appeler au secours. La musique était fidèle à la pochette : un appel au secours, de derrière les fenêtres. En forme de bouquet final, *Codex*, une chanson qui n'en était pas tout à fait une, bien qu'elle en ait toutes les apparences formelles... Je veux dire, *Codex* n'est pas le genre de chanson qu'on fredonne, les mains dans les poches, en allant acheter le pain. C'est autre chose... Quelques notes de guitare plaintive agrémentées d'un

effet de vibrato aussi répétitif que nau-séeux, quelques touches de piano venues de la cour d'en face, et soudain – ô terreur! – une chorale aussi folichonne que les chœurs de l'armée rouge entame une suite de sinistres «*Ohmm... Ohmm...*» sur un rythme vaguement reggae, après quoi le chanteur intervient enfin, mais comme à contrecœur, récitant un psaume dont on ne peut que citer que le texte intégral, de peur d'en perdre une seule miette :

*I think about you all of the time
I did this and I went there
And I think about you all of the time
The day fades away and the night passes over
And I think about you all of the time
I think about you all of the time
Here come my shoes Here comes me
One
two
one
I think about you all of the time
Step after step Block after block
I think about you all of the time*

*The day fades away and the night passes over
And I think about you all of the time
I hear I say I see I do
I think about you all of the time*

Désolé. Je sais que votre main tremble, et que vous levez les yeux vers le ciel, en l'occurrence un sinistre badigeon gris, et que l'envie de fumer vous reprend alors que vous avez arrêté il y a peine quinze jours, et que vous n'aurez PAS DE RÉPIT AVANT D'AVOIR TÉLÉCHARGÉ LA CHANSON CODEX!... C'est dur, oui, mais je ne pouvais faire autrement, il fallait tout dire, de a à z, *in extenso*, même si ça fait mal. La poésie ne caresse pas dans le sens du poil. Son pouvoir est grand, elle vous fend l'âme et vous scie les pattes. Les textes de Père Ubu ont ceci de commun avec ceux de Charles Baudelaire : on aurait aimé les écrire, mais certainement pas les vivre, oubliant qu'on n'aurait jamais pu les écrire si on ne les avait pas préalablement vécus, et que si nous n'écrivons rien de génial, c'est précisément parce que nous refusons

de ne serait-ce que toucher du bout des doigts ce que Père Ubu et Charles Baudelaire ont frénétiquement serré dans leurs bras, sans pudeur ni dégoût.

Chacun l'aura compris, ce texte magnifique le serait sans doute un petit peu moins si le mot «chaussures» (*shoes* en anglais, pour les non anglophones) n'apparaissait en plein milieu, irruption d'une réalité toute triviale parmi une série ininterrompue de méandres mentaux. Le mot *block* procure un effet similaire, sans être toutefois aussi évocateur. *Voilà mes chaussures / Me voici*, c'est ainsi que je traduirais. L'image est saisissante... Le type arrive, précédé de ses chaussures. Les chaussures du type arrivent avant lui. Le type ne sait même plus qu'il marche. Il voit ses chaussures marcher devant lui, et même pas ses pieds, car ses pieds sont encore trop humains. Il se traîne. Il déambule. Tout ce qui lui reste, ce sont ses pas. *Step after step / Block after block*. Il regarde en l'air et voit des pâtés de maisons, pas d'horizon, il

regarde par terre et voit ses pompes, qu'on imagine usées jusqu'à la semelle. Il est pos-sédé, pantin, ravagé par le souvenir inces-sant de ce qu'il a perdu... Quant à ce qu'il a perdu, toute la question est là, et elle reste bien entendu sans réponse. À vous de voir. Ce qui est certain, c'est qu'il est question de deuil. *Codex* est une chanson endeuillée. On est en droit de songer à la perte phy-sique de quelqu'un, un ami, un frère, un père. Peut-être s'agit-il de Peter Laughner, membre originel de Père Ubu et auteur de quelques-unes des premières chansons du groupe, écrites à la manière de Beach Boys qui n'auraient jamais vu la mer. Peter Laughner, un drôle de gars pas vraiment drôle, a eu droit à une épitaphe signée Lester Bangs, son copain le plus célèbre. Il faut savoir qu'il est mort à vingt-quatre ans, à moitié dingue, malade et drogué (le copain Lester ne lui a finalement que peu survécu, sauf artistiquement, car son œuvre est maintenant largement diffusée, au contraire de celle de Peter qui comme un Jacques Vaché a préféré faire de sa vie, fût-elle une

descente aux enfers, son chef-d'œuvre, et ne presque rien laisser à la postérité)... Mais peut-être, après tout, que *Codex* parle seulement d'une fille, une de celles qui nous a quittés pour se mettre à la colle avec un plouc de première. Je pense à toi tout le temps, salope, je pense à toi tout le temps et tu t'en tapes. Ta vie continue, comme la mienne, sauf que la mienne est hantée par ton fantôme. Tu me fais de l'ombre, tu assombris jusqu'aux pommes de terre qui refroidissent dans mon assiette. Il y a comme un décalage. Mes chaussures marchent devant moi. Je t'ai perdue, salope. J'entends, je dis, je vois, je fais. Je pense. À toi tout le temps, à toi tout le temps, à toi tout le temps. Et je le répète et le serine et le martèle, bien que tu ne m'écoutes plus... Autre hypothèse : au regard de son titre, *Codex* peut aussi traiter du manque, du sevrage. Une autre *drug song*. Le mélange d'énervement et de léthargie qui se dégage du morceau plaiderait en cette faveur. Qui sait?... Ma version est peut-être la bonne, car j'ai ma propre interprétation de la chan-

son, plus de vingt ans après avoir l'avoir entendue pour la première fois : *Codex* parle du manque de soi-même. De celui que l'on fut, ou pire, de celui que l'on est. Je me manque, pourrait-on dire, moins joliment que le fameux «Je est un autre» d'Arthur Rimbaud. Je pense à moi tout le temps, à celui que je ne suis pas. Je me manque, parce que je ne suis presque rien, rien qu'un type qui marche entre les pâtés de maisons, et ce type ne me plaît pas beaucoup. Il n'est pas celui qu'il aurait dû être. Il n'est personne.

En 1978, j'avais le même âge que Rimbaud quand il déclama *Le Bateau ivre* devant une assistance subjuguée par tant de culot et de talent. En 1978, je vénérâis Rimbaud, mais aussi Père Ubu ; la musique commençait à détrôner la poésie dans la construction, encore inachevée, de mon univers. Tout s'entremêlait, s'unissait par de merveilleuses correspondances. Les Stones conduisaient à Godard, le Velvet à Warhol. Connaître Rimbaud permettait de

décrypter Patti Smith et de prêter une oreille bienveillante à un guitariste new-yorkais qui avait choisi le pseudonyme de Verlaine. Le lien entre Père Ubu et Alfred Jarry était évident, mais ne se réduisait pas au grotesque personnage d'Ubu Roi. *Here come my shoes / Here comes me*, chantait l'ubuesque David Thomas, *La boue à peine a baisé la chaussure / De votre pied infinitésimal*, écrivait un Jarry qui sans nul doute aurait choisi la voie du rock s'il était né à notre époque. Tout se recoupait, s'accouplait. Oh là là! Comme ça fusait, en ce bon vieux temps! Et comme je m'exaltais, comme je picolais pour bien m'imprégner!...

J'ai évolué, depuis. Le temps a effectué son tri sélectif. Les poésies de Patti Smith, par exemple, il est clair qu'elles ne valent pas un clou comparées à celles de Rimbaud. En revanche, les chaussures de Père Ubu sont encore à ma pointure. J'ai changé, certes, et heureusement, mais ça ne m'empêche pas de penser à lui *all of the time*, cet autre moi-même à jamais disparu,

avec ses badges, son jean troué, ses illusions. Père Ubu n'a plus produit que par intermittence des perles aussi précieuses que celles contenues dans *The Modern Dance* et *Dub Housing*. Ce n'est pas moi qui lui jetterais la pierre. J'ai personnellement assez peu produit au cours de ma déjà longue existence, et rien à mon sens qui ne soit au niveau de *Codex*. À l'âge que j'ai aujourd'hui, Rimbaud était déjà mort. Alléluia... Tiens, en guise de conclusion, puisque l'art est un Grand Tout, laissons les compères de Père Ubu, à l'instar de John Cale et de Jeff Buckley, se lancer à tue-tête dans une reprise fédératrice du bonze de la pop music, Léonard Cohen : «*And even tough it all went wrong / I'll stand before the Lord Of Song / With nothing on my tongue but Hallelujah...*»

Ce texte a paru dans la revue
Minimum Rock'n'roll en 2003
© Milan Dargent/Le Dilettante

